

Introduction

Chaque jour, j'emprunte la rue de la Gaîté, une rue du quartier du Montparnasse voisine de celle que j'habite. C'est une rue ancienne connue pour ses divertissements, festivités et opportunités de débauche, où sont rassemblés théâtres, bars, restaurants, salle de bals et *sex-shops*. Depuis plus de deux siècles, des Parisiens, des Parisiennes et d'autres personnes de passage y assistent à des spectacles, dansent, chantent, s'enivrent et s'y livrent parfois aux plaisirs du sexe. Un nombre considérable d'artistes issus de tous les genres, célèbres et moins célèbres, s'y sont produits ou y ont séjourné, jusqu'à aujourd'hui.

Mais surtout c'est un lieu historiquement populaire, tout simplement parce qu'à la fin du ^{xvii}e et au début du ^{xviii}e siècle la rue, qui admettait une autre configuration, se situait en dehors de la barrière fiscale du mur des Fermiers généraux, lequel formait une frontière enserrant Paris par où transitaient et étaient taxées les marchandises. Les produits de consommation y étaient alors moins onéreux que dans Paris même, ce qui donnait le sentiment à certains, ne manquant là pas d'humour, de faire un pas dans le « pays de Cogne¹ », ce lieu imaginaire caractérisé par son abondance où tous les excès sont permis et facilement accessibles. Quelque chose de cette popularité demeure encore de nos jours, avec peut-être en moins cette impression de « paradis » où régnerait une liberté débridée, gratuite et sans conséquence.

À ce sujet, le tableau de Pieter Brueghel, *Le Pays de Cogne* de 1567, montre l'état de torpeur de trois jeunes hommes après avoir banqueté. Un chevalier, un clerc et un paysan gisent repus en étoile sous un arbre autour duquel est fixée une table ronde, épuisés d'avoir trop bu et trop mangé. Loin de la gaieté qui a dû précéder

cette scène d'endormissement général, nous en percevons pourtant encore quelques traces : dans le désordre de la table où une cruche est renversée, dans la négligence des personnages pour leurs attirails et le cours du monde, dans une certaine indifférence à l'inconfort de leur lit improvisé, dans la sotte attitude d'un second soldat patientant passivement qu'une des tartes couvrant le toit de son abri veuille bien enfin tomber dans sa bouche, enfin dans les personnifications extravagantes des mets avec, par exemple, un cochon de lait grillé affublé d'un couteau de cuisine qui se fait tranquillement la malle.

Si le conte du tableau rappelle d'une manière quelque peu burlesque, et peut-être légèrement moralisante, les enfantillages et les déboires d'une vie relâchée et insouciant prète à exposer sa vulnérabilité, il est aussi l'occasion d'imaginer, selon un registre mythique, une modeste utopie égalitaire où se rencontrent, se divertissent et coexistent, dans la gaieté et les plaisirs des sens, des personnes d'ordres et de statuts différents. Peindre des personnages qui consentent ensemble à baisser les armes et la garde, dans le contexte des guerres religieuses qui agitent l'Europe à la fin du xvi^e siècle, peut être lu comme un signal en faveur d'une société plus apaisée et plus harmonieuse. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si au cœur du siècle des Lumières, siècle profondément ébranlé par des désirs et espoirs d'émancipation, des écrivains ont accordé une place de choix à la gaieté².

Les pratiques associées à la rue de la Gaîté portent en elles les ambiguïtés du tableau de Brueghel, en particulier si nous considérons qu'elles contiennent en puissance, dans les limites sociales et politiques qu'elles franchissent, d'un côté les pouvoirs politiques d'une « folie aimable³ » concourant à l'entente comme à une plus grande horizontalité dans nos rapports sociaux, et d'un autre côté la possibilité d'un déchaînement des passions basculant dans la fureur bacchanale. Avec Euripide, on sait de quoi les bacchantes sont capables : elles tuent jusqu'à leurs propres enfants ; Agavé en est un exemple. Leur frénésie

destructrice relève aussi bien d'une colère noire que d'une jouissante gaieté monstrueuse, tandis que les disconvenances d'une allégresse festive prennent au contraire des atours charmants et fertiles.

Ce livre propose une clarification philosophique de la gaieté sans chercher, ni prétendre l'atteindre en son essence ou dans sa pureté, tout simplement parce que cette humeur résiste à tout effort d'essentialisation : elle n'a d'existence que vécue, empirique, en prise avec des environnements tangibles, spécifiques et changeants, solidaires d'une vie affective complexe et définitivement impure. C'est pourquoi le parcours de sa provisoire élucidation prend principalement appui sur la littérature théâtrale conçue comme un espace de description et d'interprétation de situations existentielles qui sont personnelles, sociales et politiques. Des personnages ou des voix, dans leurs actes, gestes, pensées et épreuves affectives, mettent en perspective les ambivalences et les tensions qui sont en jeu dans ces mêmes situations.

Le théâtre est un formidable outil de compréhension des différentes manières que les êtres humains adoptent pour vivre et pour s'arranger, ou non, avec la vie. À cet égard, il constitue le partenaire indispensable et irremplaçable de ma réflexion sur la gaieté. D'abord, les personnages et les voix issus de la littérature théâtrale donnent accès à différentes nuances de gaieté, au sein desquelles il revient de déceler les parts de facticité et celles de sincérité, les motifs et les mobiles, les formes d'expression, enfin leurs éventualités en termes d'effets. Ensuite, comme le suggère le nom même de la rue de la Gaîté où l'on ne trouve pas moins de cinq théâtres aujourd'hui, le théâtre, en tant qu'architecture qui accueille le spectacle de nos vies, est souvent un lieu de distraction, de jeu, d'oubli des contingences immédiates, de rire et de gaieté qui donne du souffle à nos existences tout en étant des espaces d'élaboration pour elles. Enfin, sous ses deux versants, littérature et spectacle, le théâtre rappelle que la vie elle-même est un jeu d'exploration et d'expérimentation, ce dont la

connaissance, comme l'avait vu Friedrich Nietzsche dans *Le Gai savoir*, s'accompagne de gaieté.

Après un chapitre liminaire où la gaieté, que je distingue de la joie, est analysée en tant qu'attitude affective qui relève de l'humeur, je propose d'envisager sa part fructueuse d'agentivité dans nos expériences ordinaires de l'amitié, l'amour, du politique, ou encore de la nature. Pendant ce parcours, la gaieté s'érige progressivement en un art de l'existence orienté, je l'espère et je le crois, vers un enrichissement et une amélioration de nos vies.

Notes

1. GIGAULT DE LA BEDOLLIÈRE Émile, *Le Nouveau Paris. Histoire de ses vingt arrondissements*, Paris, Gustave Barba, 1860, p. 221.
2. Je pense en particulier à Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux et Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, chez qui Arlequin pour le premier et Figaro pour le second incarnent des figures magistrales de la gaieté, à l'essai *De la gaieté* de Louis-Antoine Caraccioli (Avignon, Chambeau, 1762), ainsi qu'à la *Lettre sur les avantages et l'origine de la Gaieté Française* de Joseph-Antoine-Joachim Cerutti (Lyon, Delaroche, 1761), enfin aux auteurs de l'*Encyclopédie* (1751), qui réservent un court mais fondamental article à la gaieté.
3. Expression de Montesquieu figurant dans *Le Temple de Gnide*, Paris, Charpentier, 1725, p. 75.